

Corrigé DS Morizot

Résumé :

La crise écologique renvoie à la dégradation des environnements et à l'extinction progressive et rapide des espèces. Mais elle est aussi l'expression d'une crise de la relation sensible entre les humains et la nature. Certes, des expériences sociales et politiques attestent que nous pouvons quitter les seuls / rapports extractivistes à cette dernière mais ils sont encore très modestes.

Il faut pourtant changer notre conception de la nature, car elle n'est en rien un simple décor inerte et passif, dont nous pouvons disposer à notre guise. Devenir sensible aux vivants, c'est les voir en leur intériorité / en vue d'apprendre à vivre avec eux. Cependant c'est une tâche difficile comme le révèle une étude américaine montrant que si les enfants reconnaissent plus de mille marques d'objets fabriqués, ils sont incapables de nommer plus de dix végétaux qui les entourent.

En toute rigueur, la nature / que nous fantassmons n'a rien à voir avec la réalité. Elle n'est pas un espace silencieux et apaisant pour nos vies urbanisées. Rentrer vraiment en relation avec elle est une expérience du décentrement, seule capable de nous donner accès à la vie débordante et organisée des autres vivants. Par / cette considération profonde, nous changeons notre compréhension de la nature. Notre tâche est alors de la dire par des mots.

220 mots

Dissertation

« Il y a bien quelque chose à voir et des significations riches à traduire dans les milieux vivants qui nous entourent. »

Introduction (je passe vite car vos introductions étaient de belles qualités)

Pour rappel, il faut :

Une amorce (ici on pouvait rappeler les propos de Morizot)

→ Les humains ne savent plus se rapporter à la nature car ils ont appris à vivre indépendamment de leur relation à elle. Pour mieux justifier cette attitude face aux autres êtres vivants, ils se racontent des histoires, par exemple que la nature est vide, qu'elle n'est qu'un espace apaisant pour des humains qui sont fatigués par leurs vies agitées, bruyantes et urbaines.

Une analyse du sujet

→ Une analyse du sujet

Pourtant, écrit Morizot, dans *Manières d'être vivant – Enquêtes sur la vie à travers nous* :

« Il y a bien quelque chose à voir et des significations riches à traduire dans les milieux vivants qui nous entourent. » Cela signifie que les humains sont dans un rapport illogique à la nature : ils la dévitalisent alors qu'elle est de toute évidence remplie de vies. Il y a « bien » en ce sens quelque chose à voir. La citation précise que regarder la nature, cela n'est pas seulement se laisser traverser et éprouver par la multiplicité des vies, c'est aussi chercher à formuler ce qu'elles signifient. On peut alors penser que c'est chercher à rendre compte à la fois de ce qu'elles sont en elles-mêmes et de ce qu'elles nous permettent de mieux comprendre de nous-mêmes. Ainsi Morizot met-il en avant la dimension révélatrice de la nature pour celui qui sait rentrer en relation sensible avec elle.

→ Une problématisation et une annonce des œuvres

Mais si considérer en profondeur la nature a un effet sur les sujets que nous sommes, sommes-nous pour autant capables d'une telle considération ? Une telle sensibilité à la nature n'est-elle pas qu'un idéal inaccessible pour des humains cherchant à maîtriser et exploiter toujours davantage cette dernière ? En nous appuyant sur les romans *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne, *Le Mur invisible* de Marlen Haushofer et sur l'oeuvre philosophique *La connaissance de la vie* de Georges Canguilhem, nous montrerons que s'il y a bien quelque chose à voir dans la nature, cela ne peut se faire cependant qu'au prix d'un long travail.

→ Une annonce du plan

Dans un premier temps, nous montrerons que la nature reconsidérée en sa vitalité permet de nous découvrir autrement. Dans un deuxième temps, nous nous demanderons cependant si les humains sont capables d'accéder à de telles significations offertes par la nature. Puis finalement nous tenterons de montrer que voir ce qu'il y a dans la nature et en traduire les significations ne peut que résulter d'un long travail sur les humains eux-mêmes.

I. Il y a bien quelque chose à voir dans les milieux qui nous entourent.

A. La nature est foisonnante par elle-même / ne pas le voir est le problème des humains et non celui de la nature.

La nature est remplie de vies singulières et multiples, dès lors que nous la regardons. Les trois œuvres font surgir une telle profusion des vivants pour qui sait la saisir.

→ MH : l'impression de vide engendrée par le mur au début du roman se renverse d'emblée en son contraire : la narratrice découvre, en effet, un monde rempli d'êtres naturels, vivants, généreux, variés qui vont devenir des compagnons à part entière pour traverser l'épreuve du mur. → Jules Verne rend visible les fonds-marins grâce au Nautilus, artefact formidable et ingénieux, capable de faire corps avec la mer sans la dénaturer. Ce qui apparaît alors instantanément, c'est la vie prolifique que ces fonds recèlent. Les océans sont remplis de vivants qui organisent et éprouvent leurs vies. → GC : Voir les vivants pour Canguilhem, c'est les saisir dans leur unité et leur totalité individuelle. Voir, c'est éprouver que l'on ne peut les décomposer sans les perdre. La science se contente de concevoir les vivants, mais ne sait plus les voir.

B. Rentrer en relation avec les vivants, c'est accéder à des significations fondamentales

→ MH : la narratrice comprend en contemplant le milieu dans lequel elle est forcée de vivre que tous les éléments vivants de la nature qui l'entourent lui apprennent à vivre : ils l'enjoignent, par exemple, de ralentir, de tenir compte de leur rythme à eux, comme celui des saisons, de la floraison, des cultures et de la reproduction. Ce ralentissement appris par le mouvement de la nature est source de révélation. Elle écrit, en effet, que c'est parce qu'elle a ralenti par rapport à sa vie en société qu'elle a compris que la forêt était vivante. Or cette vie de la forêt est devenue la condition de la sienne pour ne pas mourir de la solitude. → Aronnax comprend que l'expérience directe des animaux marins transforme la connaissance en une quête joyeuse. Il traduit, en effet, ce qu'il voit en faisant part de l'éblouissement sensible dans lequel il est mis. La vue est en permanence surprise par le spectacle de la nature : « C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de tons colorés » (I,16). Il en va de même pour l'ouïe : « Les moindres bruits se transmettaient avec une vitesse à laquelle l'oreille n'est pas habituée sur terre » (I,16). L'odorat et le toucher ne sont pas oubliés : « je fus rafraîchi par un courant d'air pur et tout parfumé d'émanations salines. C'était bien la brise de la mer, vivifiante et chargée d'iode ! » (I, IX). Ici l'expérience de la nature déploie les sens des humains, qui sont sous-utilisés, s'ils ne s'ouvrent pas à d'autres vies que les leurs. Ce que font surgir les œuvres c'est que les vies minérales, végétales et animales enrichissent les humains, au sens où

elles leur donnent un accès à ce qui n'est pas accessibles dans les seuls espaces sociaux.

C. Les œuvres montrent encore que la richesse de la nature se traduit dans son pouvoir de modifier l'intériorité des humains.

→ MH : Par l'expérience de la nature, la narratrice accède à une dimension inexplorée d'elle-même, à savoir qu'elle est capable de vivre, penser et bâtir par elle-même, sans dépendre des autres, et encore moins d'un homme comme les sociétés patriarcales des années 60 l'imposent aux femmes. L'expérience de la nature est alors émancipatrice. Dans la nature, par exemple, il lui est indifférent que son corps vieillisse et que son visage se ride, car ce qui importe c'est de vivre et non de correspondre aux normes de la beauté féminine imposée par les sociétés. → GC affirme dans *La Connaissance de la vie* que faire de la science en incluant une observation directe et sensible de la nature a pour effet de transformer le savant, lequel ne peut plus se considérer seulement comme un pur esprit mais comme un sujet de la vie. « Nous soupçonnons que, pour faire des mathématiques, il nous suffirait d'être anges, mais pour faire de la biologie, même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes. » (« *La pensée et le vivant* »)

Nos trois œuvres vont sans aucun doute dans le sens des mots de Morizot, selon lesquels la nature est remplie de vies à rencontrer et que les humains ont tout à gagner à favoriser de telles expériences de la nature. Elles sont l'occasion d'émotions joyeuses et libératrices et de découvrir en soi d'autres modalités d'existence. On peut cependant se demander si cette perspective soutenue par Morizot, et bien présente, en partie, dans nos œuvres, ne doit pas cependant se confronter à une difficulté, à savoir que les sociétés humaines ne sont plus capables de produire une telle attention aux vivants.

II. Les humains ne se détournent-ils pas volontairement d'une relation aux vivants en vue de se conforter dans des logiques de domination et d'exploitation ?

A. Les humains ne voient pas la nature en sa vitalité insigne, car ils ont tendance à s'approprier les espaces naturels et les espèces vivants, pour cela ils les dévitalisent. → JV : Nemo est un personnage extrêmement contradictoire. S'il est l'inventeur d'une « formidable machine » non dégradante pour la nature, il continue dans certains passages de l'œuvre de se positionner en maître et en conquérant. Ils disposent des vies d'Aronnax, Ned et Conseil tout comme il prétend que les fonds marins sont ses propriétés. → GC : Canguilhem montre également que les humains réduisent les organismes à des mécanismes, car cette réduction est utile : elle permet de les considérer comme des objets sans intériorité. Ce qui permet dès lors de les exploiter sans limites puisqu'ils sont semblables à des objets sans âme.

B. Cela signifie aussi que les humains ont des passions que la nature ne suffit peut-être pas à apaiser : → JV : Nemo est une figure déchirée, voire diabolique, tant il est double : s'il est dans un rapport pacifiste aux animaux marins, il est traversé par la haine à l'encontre des humains. Aronnax, à la toute fin du roman, s'exclame : « S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Océan, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce cœur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles éteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers ! ». Cette formulation est intéressante, car elle exprime que le pouvoir transformateur et apaisant de la nature ne peut être une certitude mais seulement un espoir. La narratrice du *Mur invisible* fait part dans son journal de l'angoisse qui l'habite. Or cette angoisse ne peut pas être prise en charge totalement par la nature. Elle écrit parfois son besoin d'un autre humain pour continuer à vivre, par exemple elle espère que son journal ne sera pas seulement lu par des souris ou plus encore elle aimerait revoir

« une vieille femme » avec qui elle pourrait partager. Dans ces deux exemples, on lit la non-suffisance de l'expérience de la nature à apaiser certaines passions humaines.

C. Enfin, les œuvres insistent sur le fait que les sociétés humaines sont prises dans des système de domination qui sont difficiles à déconstruire. → MH décrit en creux la société occidentale des années 60, marquée par la possibilité sans précédent d'une dévastation, comme le signifie la bombe atomique. Le mur symbolise une telle puissance d'anéantissement. Le meurtre final par un homme de Lynx et Taureau renforce cette impression de violence traversant le roman. Il évoque la transgression éthique dont l'humain est sans cesse capable, un basculement imprévisible et incompréhensible dans le mal pour le mal. JV rappelle que l'océan est aussi un cimetière marin dans lequel de nombreux bateaux ont échoué suite à des batailles. Le chapitre sur l'Atlantide rappelle la démesure des humains, à l'image de Nemo refusant de limiter son exploration des mers. Il n'a alors plus rien de la sagesse d'un homme ayant su s'exiler des sociétés humaines à cause de leurs violences insupportables. Il est au contraire décrit comme un homme pris par la folie et l'hybris, finissant par ressembler aux peuples colonisateurs que pourtant ils condamnent. On comprend alors que cela n'est pas tant l'ignorance qui fabrique le déni de sensibilité à l'égard de la nature que la quête du pouvoir et de la supériorité. → MH écrit à ce sujet : « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire ». Cela signifie que ce que l'on aurait pu concevoir comme spontané, à savoir l'amour des vivants relève en vérité d'un long travail, car la violence est plus immédiate pour les humains. GC insiste lui aussi sur la difficulté des humains à sortir de l'anthropomorphisme et de l'anthropocentrisme. Ainsi si les humains sont insensibles à la vie des autres vivants, c'est parce qu'ils veulent imposer à l'ensemble de la nature leur centralité, ce qui leur permet de rester dans un rapport de domination et d'altérisation à cette dernière.

Au terme de cette deuxième partie, on aboutit alors à l'idée selon laquelle les humains sont trop pris dans des rapports intéressés à la nature pour pouvoir voir que ce qu'il y a dans la nature leur ouvrirait des possibilités nouvelles, plus inventives et plus douces. On peut cependant se demander si ce que dit Morizot ne peut pas être compris davantage comme une finalité à atteindre plutôt que comme une richesse que l'expérience sensible de la nature conférerait immédiatement, c'est-à-dire sans réflexion, ni travail.

III. Si nous admettons qu'il est difficile pour nous autres humains de considérer les êtres de la nature tant nous sommes pris dans des habitudes sociales fondées sur la rivalité et l'exploitation, ne peut-on pas pour autant envisager qu'une telle considération relève d'un apprentissage et d'un travail à accomplir ?

A. « Apprendre » à voir ce qu'il y a dans la nature suppose du temps.

→ La narratrice insiste sur la dimension temporelle de son apprentissage. C'est au prix d'expérimentations qu'elle progresse, lesquelles supposent parfois d'échouer et de souffrir. Elle écrit précisément dans son journal toutes les remédiations qu'elle a dû entreprendre pour obtenir, par exemple, une récolte réussie de pommes de terre. Elle écrit également que l'aménagement de sa vie dans la nature lui procure des douleurs articulaires. Mais ce qui est très beau, c'est que ces expériences de l'errement ou de la fatigue corporelles ne sont pas contraires à la vie, elles lui sont à l'inverse immanquablement liées. → Pour Canguilhem, la vie est tentative, aventure et essai. Et c'est en cela qu'elle est vivante. Elle doit s'essayer pour progresser et s'intensifier tout comme la maladie fait partie de la santé. Cela signifie qu'apprendre à vivre avec la nature doit inclure le temps de la recherche, de l'échec et de l'improvisation, car la tâche est difficile.

B. Mais si la tâche est difficile, elle est aussi joyeuse et inventive.

→ Pour Canguilhem, la vie est normative. Cela signifie qu'elle s'invente en permanence en son milieu. Ce qui relève de la contrainte n'est pas une stricte privation mais est aussi une propulsion pour s'inventer autrement. Ce que suggère alors Canguilhem, c'est que les humains, en prenant conscience des obstacles, trouvent des possibilités de les dépasser. Si MH fait part dans son écriture de la violence des humains, elle donne aussi à lire la joie intime et profonde de sa narratrice à inventer une nouvelle communauté avec ses animaux, fondée sur l'amour et l'entraide. Traire Bella, l'aider dans son vêlage, s'occuper de Lynx, jouer avec Tigre, respecter les besoins d'indépendance de la chatte, c'est composer avec les vivants. C'est par conséquent imaginer et proposer d'autres façons de faire monde, non pas seulement pour critiquer ce qui est, mais aussi pour ouvrir des possibles.

C. Il s'agit alors de mêler différents apprentissages du vivant, aussi bien rationnels, sensibles que fictionnels. → Jules Verne dans son œuvre instruit son lecteur tout en le divertissant. Le plaisir pris à la fiction enseigne en même temps la diversité réelle et multiforme des vivants, provoquant un étonnement qui ne cesse pas avec le temps. Cet enseignement décentre le lecteur, qui sort, grâce au roman, de ses habitudes pour découvrir la richesse des milieux naturels. Canguilhem élargit également notre conception des autres vivants, humains et non-humains, en refusant de les réduire à des êtres normaux ou anormaux, selon des moyennes établies. Faire cela, c'est signifier que la nature n'est pas un cosmos où chaque chose a sa place mais bien une composition mouvante d'êtres singuliers cherchant à s'exprimer dans cet ensemble. Autrement dit, la domination n'est pas le dernier mot des humains, dès lors qu'ils acceptent d'être changés et de changer leur façon d'agir et d'interagir avec les autres. Enfin si le roman de MH est surtout tragique, ne peut-on interpréter la présence de la corneille blanche que la narratrice s'apprête à nourrir à la toute fin du roman comme la possibilité d'un commencement, au sens d'un faire autrement ?

Conclusion : La nature qui nous environne est bien riche de présences et de significations pour qui sait les lire. On comprend cependant que les sociétés humaines ont rendu lointain une telle lecture, tant elles se sont construites progressivement en dehors, voire contre, les relations aux non-humains. Mais si nous faisons de cette attention et de cette interprétation, non pas un don, mais un apprentissage et un travail collectif, alors nous pouvons espérer qu'elles donneront lieu à de nouvelles formes de relations entre les vivants et à des habitations plus mélangées, plus solidaires et finalement plus heureuses.